

Jean-Marie Saint-Lu

X. de Castelré

Les éditions Climats ont publié début 1996 un petit texte (petit par sa longueur) de l'écrivain espagnol Juan Marsé, dans une traduction signée X. de Castelré. Il y a peu de chances pour que ce confrère, aussi mystérieux pour l'instant que l'initiale de son prénom, s'affilie jamais à l'ATLF : il n'existe pas. Ce nom, qui est celui d'un petit village à cheval sur la frontière hollando-belge, est le pseudo choisi par dix (X ?) étudiants ou ex-étudiants du CETL de la chère Françoise Wuilmart, réunis là durant quelques jours à la fin du mois d'août 1995, pour essayer de se donner le plaisir rare d'une traduction à plusieurs auteurs.

Le village de Castelré a ses charmes, à commencer par cette frontière capricieuse autour de laquelle il se regroupe, sans qu'on sache toujours très bien dans quel pays se situe telle ou telle de ses maisons. Il a aussi, et c'est inoubliable, des ciels tout droit sortis des palettes flamandes, surtout le soir, quand le soleil mouillé se couche, et que les traducteurs concluent par une calme promenade l'intense travail de la journée.

Castelré est devenu, ces quelques jours, et grâce à l'hospitalité de Mme Quadens – mère de notre ami Alain –, un centre de traduction, et le lieu d'une expérience dont l'idée turlupinait depuis longtemps le signataire de ces lignes. En fait, ladite expérience est née des réflexions mélancoliques et un tantinet vexées qu'il se faisait – se fait encore ! – à la fin de chacun de ses rendez-vous hivernaux du CETL. Mélancoliques, parce qu'il est triste de quitter des gens avec qui on a passé des heures enrichissantes, dont certaines également bienheureuses pour l'estomac, dans la capitale belge. Vexées, parce que force lui était de constater que le texte qu'il avait proposé à ses étudiants, par principe un extrait d'un roman en cours de traduction, repartait considérablement amélioré pour la France : dix ou douze cerveaux agiles

l'avaient trituré, remanié, et pour tout dire bonifié au cours de ces deux séances de travail en commun. Il n'est pas agréable de s'apercevoir qu'on est encore plus médiocre qu'on ne le pensait, et de se dire qu'il est urgent de remettre sur le métier la totalité d'un texte qu'on croyait pourtant n'avoir pas trop mal traduit, d'une traduction dont pour un peu on aurait été fier.

Donc, pour se guérir de cette mélancolie, et du même coup ne pas devenir atrabilaire, le traducteur patenté, perdu dans un rêve tolédan, imagina de constituer un atelier de traduction réunissant plusieurs cerveaux bien choisis, à l'exemple de ceux qui fonctionnent à Arles chaque année en novembre. Pour pimenter la chose, le texte qui sortirait de l'harmonie de ces multiples plumes serait édité. Beau projet. Encore fallait-il trouver un maître d'œuvre, un texte, et un éditeur.

Pour le premier, il s'imposait d'emblée, et ne fut pas difficile à convaincre : lors du Salon du livre de Paris de cette année 1995, dont l'invité d'honneur était l'Espagne, nous fîmes part de notre projet à cette abeille industrielle qu'est Françoise Wuilmart, déjà citée, laquelle aussitôt s'enthousiasma et se proposa pour aider à sa réalisation : à l'entendre, c'était déjà chose faite, et il n'y avait plus qu'à trouver un lieu d'accueil et à organiser le soutien logistique, ce dont elle se chargeait. Un qui était bien perplexé, c'était le père dudit projet, jamais à court d'idées, certes, mais toujours prompt à les abandonner par flemme et incapacité de les concrétiser, et qui se voyait soudain emporté par la fougue de son interlocutrice. Impossible de reculer, plus de paroles en l'air, il fallait agir. La question du maître d'œuvre réglée, restaient celles du texte et de l'éditeur.

Pour le texte, il fut déniché le soir même, chez Christian Bourgois, qui avait réuni à sa table ses auteurs espagnols et leurs traducteurs. Dès le premier verre de champagne, cet homme adorable et bon qu'est Juan Marsé, ayant écouté la requête de son traducteur attiré, proposait une nouvelle récemment publiée ; deux jours plus tard, par fax, parvenait l'accord de Carmen Balcells, l'agent qui de secret n'a que ses comptes ; cet accord restait cependant soumis, et c'était la moindre des choses, à l'acceptation de Christian Bourgois, devenu l'éditeur exclusif de Marsé, mais qui n'était pas intéressé par un texte trop bref pour faire un volume. Restait donc notre grand trois, trouver un éditeur prêt à tenter l'aventure. Il existait, et c'est dans sa très jolie collection joliment intitulée « Microclimats » qu'Alain Martin, propriétaire-directeur-salarié des éditions Climats à Montpellier accepta de publier la nouvelle. C'est fou ce que les choses deviennent faciles

à réaliser quand on est entouré de bonnes volontés. Il va sans dire que nous remercions au passage toutes celles qui ont été citées jusqu'ici, et sans lesquelles notre fameux projet n'aurait pu voir le jour.

La nouvelle, intitulée en espagnol *El caso del escritor desleído* (Note : jeu de mots intraduisible en français, comme on disait autrefois), faisait partie d'un livre collectif publié par les éditions Alfaguara en hommage à Robert Louis Stevenson, pour le centenaire de sa mort. Quant au titre français, *L'étrange disparition de R. L. Stevenson*, sa justification sautera aux yeux de tout lecteur attentif. Illégalement photocopié (mais l'auteur de *L'île au trésor* ne saurait nous en vouloir d'avoir piraté un texte à lui dédié), le récit fut envoyé aux dix élus de Belgique qui, sous la houlette de Françoise Wuilmart (déjà déjà citée), se répartirent en cinq groupes de deux, avec la tâche d'en préparer chacun, cela va de soi, la cinquième partie, et l'obligation de réfléchir à l'ensemble de l'histoire. Tout le monde se retrouva à Castelnau, où l'on partagea son temps entre la préparation et la dégustation des repas, et l'harmonisation du travail ainsi ébauché, chacun ayant vocation à critiquer celui du voisin, bien entendu pour l'améliorer. Quant au promoteur, s'il avait regardé l'ensemble du texte, il s'était abstenu de le traduire, afin de ne pas être tenté d'imposer ses choix, et de garder toute sa fraîcheur pour apprécier ceux de ses jeunes consœurs et confrères. Par la même occasion, habilement, il échappait à l'amertume évoquée plus haut de constater ses limites. Quatre jours plus tard, au prix d'un travail intensif, la version française était achevée, avec le satisfecit de tous les participants. Le champagne fut apprécié lui aussi.

Les délais habituels, ajoutés au retard apporté par le promoteur à la saisie finale de l'œuvre commune, firent que le petit livre ne parut qu'en février 1996. L'éditeur, intelligemment, avait proposé de payer les traducteurs en leur offrant un nombre tout à fait inusité d'exemplaires, ce dont tout le monde fut ravi. Le livre, semble-t-il, a aussi ravi ses lecteurs.

Voilà donc l'histoire d'un rêve, vécu dans l'atmosphère festive propre au travail en équipe bien fait, tellement plus agréable que la solitude du traducteur de fond qui, comme nous nous sommes plu à le souligner dans le petit avant-propos de la version française, n'a d'égale que son angoisse face à la page noire, laquelle est au moins aussi profonde que celle de l'auteur devant sa fameuse page blanche. Avec en plus cette culpabilité consubstantielle à tout traducteur point trop encombré par son ego, née du sentiment constant qu'il éprouve, quelle que soit la qualité de son travail, d'avoir maltraité, et parfois trahi, l'auteur dont il a tant aimé le texte original.

À Castelré, point de solitude, et partant, point d'angoisse : la sérénité.
Rendez-vous est déjà pris pour recommencer *.

P. S. Il va de soi que ce genre d'expérience constitue pour nous la meilleure réponse à la question de l'enseignement de la traduction : la pratique commune de cet exercice, où l'animateur apporte son expérience, sinon son savoir-faire, à de jeunes confrères. Desquels, à son tour, il apprendra beaucoup.

(*) Ce qui est fait, le mois d'août étant revenu avant la parution de ces notes : l'expérience a été renouvelée, au même endroit, par les mêmes (ou presque) et avec le même bonheur. Il en est sorti un texte qui verra le jour, comme le précédent et le moment venu, aux éditions Climats.